



**VINCENT  
RAVALEC**

**SEKT**

**L'ORIGINE DU VENIN**

**TB**  
TOHUBOHU

Flics contre démons.

Vincent Ravalec

# SEKT

## Tome 1 : L'Origine du venin

### LE LIVRE

Le chef gendarme y va de son laïus. Ils ont toutes les raisons de penser qu'il est arrivé quelque chose au fils de la femme ici présente et il précise qu'il serait dans l'intérêt de tous de collaborer. Aucune réponse. Silence de mort. Le jour se lève. Les yeux de la femme s'agrandissent d'horreur, ceux de Serge et de Marie-Hélène de stupeur. Dans le jardin, flottant sur des lambeaux de brouillard, scène d'épouvante, un homme est crucifié. On voit qu'il est encore vivant.

Pour Serge, flic déclassé et Marie-Hélène juge fautive, c'est la possibilité du rachat. Résoudre ce mystère démoniaque c'est la rédemption ; échouer, la plongée professionnelle aux enfers.

*L'Origine du venin* est un thriller diabolique au cœur des forces du mal qui nous côtoient dans l'ombre de notre quotidien. Un roman qui nous emmène loin, très loin, dès la première page et qui nous laisse pantois à sa conclusion.

*L'Origine du venin*, le premier volume de la trilogie SEKT

### L'AUTEUR

Écrivain, réalisateur, scénariste et producteur, **VINCENT RAVALEC** a choisi le train comme résidence principale. Il y travaille dans le calme à ses multiples projets. Tous genres confondus, Vincent Ravalec a publié une cinquantaine de titres depuis *Un pur moment de rock'n'roll* et *Cantique de la racaille* au début des années 1990.



DATE D'OFFICE  
06/04/18

COLLECTION  
POLAR

NOM OUVRAGE  
SEKT - L'ORIGINE DU VENIN

TOME  
1

AUTEUR  
VINCENT RAVALEC

GENCOD  
9782376220411

PPTC  
22 €

FORMAT / PAGINATION  
150x200 / 448 pages



**VINCENT  
RAVALEC**

**SEKT**  
**L'ORIGINE DU VENIN**

**TB**  
**TOHUBOHU**  
ÉDITIONS

I

Le jardin d'une demeure de province. Une croix posée au sol. Un homme qu'on attache. Le son mat d'un marteau sur les clous qui traversent la chair. Un gémissement étouffé. À l'intérieur, une ambiance de fantômes. Des silhouettes qui se meuvent dans la pénombre d'une aube pas encore levée. Des gens qui prennent place dans différentes pièces. Pas un bruit. Et puis soudain, à l'unisson, le début d'une prière que l'on murmure. Dehors, nimbée de brouillard, la croix est dressée. Reprise par tous, la mélopée gagne en intensité. L'irruption des forces de l'ordre trouble à peine les méditants. Au contraire, les chants redoublent. Une femme plus âgée est là également. Blafarde, dévorée par l'angoisse, elle pense que son fils est retenu dans ce lieu contre son gré. Devant l'absence de réaction, les gendarmes éclairent un à un les visages. La femme âgée secoue la tête négativement. Son fils n'est pas là. Comme une cohorte de premiers chrétiens, le groupe est poussé dans la grande pièce qui donne sur le jardin. Le chef gendarme y va de son laïus. Ils ont toutes les raisons de penser qu'il est arrivé quelque chose au fils de la femme ici présente et il précise qu'il serait dans l'intérêt de

tous de collaborer. Aucune réponse. Silence de mort. Le jour se lève. Les yeux de la femme s'agrandissent d'horreur, ceux de Serge et de Marie-Hélène de stupeur. Dans le jardin, flottant sur des lambeaux de brouillard, scène d'épouvante, un homme est crucifié. On voit qu'il est encore vivant. La femme âgée se met à hurler. Le groupe réentonne une prière.

La sonnerie du portable arracha Serge en sursaut à son cauchemar. Il avait l'habitude des mauvais rêves, de la lourdeur un peu rigide de son corps, qu'il ressentait dès qu'il ouvrait les yeux, à laquelle s'associait le poids du monde, fissurant sa poitrine de rides subtiles. Habituellement, ce lien gravitationnel se transformait en angoisse, glissant alors comme un filet noir au creux de son estomac, pour lui rappeler la tâche qu'il avait sur son âme. Mais cette fois, c'était différent. Ce n'était pas un rêve. La scène avait eu lieu la veille. Le crucifié était à l'hôpital, entre la vie et la mort, et les tarés sous surveillance dans le Formule 1 qui avait été réquisitionné pour les interrogatoires. Il se leva péniblement, la douche était à peine tiède, tout le monde avait dû tirer de l'eau en même temps, les tarés sous surveillance et les gendarmes qu'on avait appelés en renfort.

En se savonnant, il se demanda s'il allait se faire à sa nouvelle vie – de toute façon avait-il le choix ? – puis, après s'être habillé – un costume, sombre, sobre, maintenant il travaillait pour le Premier ministre –, il descendit retrouver sa nouvelle collègue.

Marie-Hélène était déjà dans la salle à manger, face à une tasse de thé qu'elle fixait d'un œil vide, l'air encore sous le choc. Serge se servit un café, et sa nouvelle collègue dit : « Les flics prennent toujours du café, jamais du thé, non ? » et il hocha la tête, il n'avait pas envie de parler, mais il se força quand même : « Si, je crois que Sherlock Holmes était au thé, en plus de la coke. » Mais elle ne sourit pas, et se mit à raconter le rêve qu'elle avait fait : le crucifié dans le brouillard, les chants, le regard absent des tarés, la mère en train de hurler. « C'était comme de flotter au-dessus de l'épouvante. » Il hocha donc la tête une deuxième fois, en disant : « Oui, c'est sûr, quelle folie, quelle bande de cinglés », sans préciser qu'il avait fait exactement le même cauchemar, se demandant vaguement si c'était le début d'une intimité plus poussée, s'ils allaient être liés par une espèce de truc secret, en mâchonnant un bout de croissant, fixant la salle d'un œil vide lui aussi, pendant que Marie-Hélène essayait maintenant d'appeler sa fille, qui ne répondait pas, soit qu'elle n'avait pas réussi à se lever soit qu'elle était déjà en cours, et puis le chef gendarme vint les chercher, car l'avocat était arrivé et les interrogatoires allaient pouvoir commencer.

L'un comme l'autre a commencé à la MIOLDS il y a quelques semaines, et c'est la première affaire sur laquelle ils interviennent. La MIOLDS est une nouvelle entité, sous le contrôle du Premier ministre, chargé de la lutte contre les sectes – Mission interministérielle d'observation et de lutte contre les dérives sectaires.

L'un comme l'autre y ont atterri suite à un accroc dans leur carrière respective.

Marie-Hélène était juge et avait commis une faute – une erreur d'appréciation, avait temporisé son père.

Le matin de la déchirure – car c'était une déchirure, une faille dans sa vie, un avant et un après –, le téléphone avait sonné. Elle était en train de se maquiller, le radio-réveil indiquait huit heures zéro deux, en retard pour le Palais.

« Tu as regardé les infos ? » Sa greffière la tutoyait, elle y tenait, elles étaient un peu copines, au moins complices, enfin, c'est ce qu'elle croyait.

— Non, avait-elle dit. Pourquoi ?

— Le jeune type, celui que tu as remis en liberté la semaine dernière...

Elle avait senti quelque chose de froid s'insinuer en elle.

— ... il a violé et tué deux gamines de quinze ans. Le ministre de l'Intérieur est sur place avec notre ministre à nous. Ils parlent d'un grave dysfonctionnement.

À partir de cet instant, la nuit s'était abattue sur elle. Une nuit glauque et tourmentée, à laquelle elle ne s'attendait nullement, et qu'il lui avait fallu affronter.

Serge avait un parcours différent. Il avait tué quelqu'un. Assassiné froidement, prétendait l'IGS. Légitime défense, avait plaidé l'avocat. Serge était fils de flic et petit-fils de flic, son grand-père, résistant, avait été félicité par le Général lui-même. Un parcours impeccable. Efficace. Un chien de chasse, avait dit un

de ses commissaires. Tireur d'élite. Plusieurs années aux stup. Plusieurs années à la BRB. Chef de groupe. Bon collègue. « Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ? » avait voulu savoir la Commission.

Il n'avait pas répondu.

Qu'est-ce qu'il pouvait dire ? J'ai flingué une ordure ? J'ai craqué ? J'ai trop regardé *Dirty Harry* ?

On l'avait d'abord muté, dans les sous-sols du 36, au matériel, et puis quelqu'un lui avait parlé du service qui se créait.

— Rien de palpitant, principalement du renseignement, des rapports sur les sectes.

— Genre quoi, islamistes ?

— Non, plutôt les frappadingues, les illuminés.

C'était toujours mieux que de commander du mobilier et de la papeterie en écoutant le débile d'à côté à six mois de la retraite faire son tiercé. Il avait accepté le poste. Détaché auprès du Premier ministre. Un costume et plus d'arme de service. Pas de pouvoir d'investigation. Mais un rôle centralisant. Servir de relais. Prévenir et surveiller les dérives sectaires. Accueillir les victimes. Alerter les autorités compétentes. Tisser un réseau.

— Ce qu'il faut, c'est que nous devenions incontournables sur le sujet, avait proféré son nouveau boss.

Laurent Tirson avait été attaché parlementaire, puis conseiller ministériel, enfin « dir de cab » adjoint du Premier ministre.

La MIOLDS, c'était son idée. Son joujou.

Une arme à double détente. D'abord, le sujet l'affectait personnellement. Sa propre cousine, bipolaire, s'était retrouvée

embrigadée chez des hurluberlus qui lui avaient siphonné le peu de raison qui lui restait. Et puis les sectes étaient un sujet porteur. Les magazines en faisaient régulièrement leurs choux gras. CELA POUVAIT ARRIVER À VOS ENFANTS ! CELA POUVAIT ARRIVER À VOS PARENTS ! Quelque chose qui touchait l'opinion. Et aujourd'hui quel était le politique qui n'avait pas besoin d'un lapin dans son chapeau capable de « toucher l'opinion ». Un sujet fédérateur. Un rassemblement. « Grâce à la diligence de nos services, nous avons libéré ce matin des opprimés et de malheureux égarés. Vive nous ! » Une évidence d'utilité publique. Tous unis contre les courants incompréhensibles produits par les errements du monde. Des histoires scabreuses où il était plus facile d'avoir le beau rôle qu'avec ces horreurs terroristes. Un joker dont on pouvait se servir et qui ne faisait de mal à personne. Laurent Tirson était plutôt fier de sa trouvaille – dans son for intérieur, il se trouvait incroyablement malin. Certes cela ne changerait pas la face des choses, ça ne ferait pas basculer une élection, ne modifierait ni la courbe du chômage ni le déficit budgétaire, mais c'était une goutte d'eau éventuellement signifiante – c'est ce qu'avait dit le PM : « Cela peut être la goutte d'eau éventuellement signifiante posée judicieusement à la surface troublée du tourbillon des événements. » Laurent Tirson en avait presque rosi de plaisir. La Mission était créée.

Serge et Marie-Hélène se mirent donc au boulot. L'un et l'autre faisant jouer leurs relations, battant le rappel pour annoncer que dorénavant tout ce qui avait trait aux sectes devait impérativement

transiter par la MIOLDS, ordre du Premier ministre, afin que nul n'ignore, dans le royaume de France, que les sujets de la République n'avaient d'autres maîtres et d'autre credo que celui inscrit au fronton des écoles et des mairies et que dorénavant les gourous n'avaient qu'à bien se tenir. Dans l'atmosphère de folie qui régnait avec les menaces islamistes, personne n'en avait grand-chose à faire, mais ça ne mangeait pas de pain de lancer des alertes.

Ils récupérèrent un bureau. Marie-Hélène y posa des photos de sa fille, le Code civil fétiche qu'elle tenait de son père et une édition ancienne de *De l'esprit des lois*, de Montesquieu, cadeau de son parrain – le vieil ami de son père, à qui elle devait sa mutation à la MIOLDS, qui l'avait sauvée de l'infamie d'une démission forcée, voire d'une radiation.

Serge choisit pour sa part un assortiment de petits objets, rappels de sa carrière – de ses faits d'armes –, une voiture de police miniature, un insigne, des badges, un drapeau punk barré d'un graff « fuck the keuf », une photo de lui devant une importante prise de drogue (sa plus belle affaire), son plus beau carton au tir – toutes les balles groupées en une en plein cœur de la silhouette.

Ils décidèrent de se tutoyer. Marie-Hélène ne trouvait pas Serge sexy. Serge trouva Marie-Hélène, comme il s'y attendait, un peu conne. Serge fit d'abord l'effort de l'appeler, sur sa demande, « Marie », qui était plus court, et qui était la façon dont l'appelaient

ses intimes. Mais assez vite, la glace se rompant, et un soupçon de familiarité facilitant le contact, il l'appela ironiquement par son nom de famille, « de La Commanderie » (peut-être une façon inconsciente de relativiser ce rapport historiquement hiérarchique qui existait entre leurs deux corps d'origine). Marie-Hélène, elle, se contenta de Serge. Même s'il paraissait peu probable qu'ils tombent l'un et l'autre en grande sympathie – encore moins en amour –, ils étaient tous deux suffisamment pragmatiques pour collaborer en bonne intelligence.

Ils constituèrent donc une équipe, Mulder et Scully se préparant à affronter le pays de l'étrange. Chacun savait pour l'autre – ils s'étaient googlisés –, et ils savaient que l'autre savait, mais ils n'en parlèrent pas. S'ils étaient ensemble au Purgatoire, le poids qu'ils portaient était suffisant pour ne pas s'alourdir d'un fardeau ne les concernant pas.

La chance leur sourit la sixième semaine de leur entrée dans ce qui n'était encore ni pour l'un ni pour l'autre une croisade. Une plainte avait été déposée pour séquestration par une femme dans la Sarthe. Elle soupçonnait une secte – Les Sœurs et Frères en Christ-Roi – de retenir, voire d'avoir fait disparaître son fils, qui ne donnait plus aucune nouvelle. Après quelques tergiversations – et l'intervention de la MIOLDS y était pour quelque chose, Serge, manquant d'action, avait poussé à la roue pour qu'on « tape une perquise » –, le juge décida « d'y aller », et ils mirent le cap sur une petite commune proche de La Ferté-Bernard.

L'intervention avait donc eu lieu au petit matin. Une plongée en apnée pour Marie-Hélène et Serge dans une scène de crime inédite, un théâtre qui les avait immédiatement dépassés. Après avoir poireauté dans la voiture en attendant l'heure légale, ils étaient entrés à la suite de la maréchaussée dans la demeure – c'était un jeune capitaine, plein d'entrain, qui essayait de bien faire, qui y mettait du sien –, pour découvrir ce spectacle qui les avait laissés sans voix. Une maison remplie de silhouettes en train de prier, aussi absentes que des fantômes, avec le jardin saturé de brouillard. Les méditants plongés dans un monde à l'accès verrouillé. Les gendarmes qui promenaient leurs lampes électriques sur les visages un à un. La mère qui les regardait, qui disait : « Non, ce n'est pas lui. » Et puis l'espèce de mère supérieure qui s'en mêlait, leur demandait de partir, comme une déesse bizarre sortie d'un couloir désuet de l'enfer, juste au moment où le jour se levait et que le crucifié apparaissait au milieu de la brume. Alors la mère se mettait à hurler, et toute cette scène sortie d'un film – le pire, c'est que cela n'avait pas l'air vrai – ressemblait à une hallucination. Plus après le bazar qui s'était ensuivi, la croix qu'on couchait, le blessé qui gémissait, sa mère à côté faisant une crise d'hystérie, le capitaine de gendarmerie qui disait : « Ses mains, ses mains, il va avoir des stigmates. » Et Serge qui demandait qu'on trouve des tenailles, les clous qu'on n'arrivait pas à arracher, le Samu qui arrivait enfin, il avait dû venir du Mans, et le médecin du village, appelé par Marie-Hélène, qui répétait : « Mais je ne comprends pas, je ne comprends pas, ce sont des gens très bien. »



Quand le calme était peu à peu revenu, on était déjà au début de l'après-midi et il avait fallu prendre des décisions. Plutôt que de transférer tout le monde au Mans, comme la gravité de la situation l'exigeait, il avait été décidé de les garder sur place, pour faire le tri, savoir qui avait fait quoi, tenter une première évaluation des responsabilités, et on avait réquisitionné le Formule 1, ce qui avait plongé le capitaine de gendarmerie dans des affres comptables dont il n'arrivait pas à se dépendre. Car qui allait payer ? La gendarmerie, la Justice, ou le Premier ministre ?

Et maintenant, Serge et Marie-Hélène étaient devant les deux responsables présumés de ce bordel. Serge avait repris du poil de la bête, ses réflexes de flic, et, en présence du capitaine de gendarmerie, était prêt à commencer l'interrogatoire. Qui démarra après que la déclinaison des deux identités eut été effectuée dans les règles.

— Vous êtes la responsable de la secte ?

— Nous ne sommes pas une secte, mais une communauté religieuse.

— Mes clients sont étrangers à tout phénomène sectaire. Les Sœurs et Frères en Christ-Roi est une association parfaitement légale.

L'avocat avait l'air aux fraises.

— Vous logez tous sur place ?

— Oui.

— Et vous vivez de quoi ?

— De nos propres fonds.

C'est le capitaine qui avait pris la direction de l'interrogatoire. Il lançait des petits coups d'œil à Serge, inquiet d'être dans le bon ton.

— La victime habitait avec vous ?

— Ce n'est pas une victime.

— Et selon vous, c'est quoi ? Il était crucifié !

La mère supérieure – ancienne prof de math, elle avait enseigné jusqu'à l'année précédente, Marie-Hélène se demandait ce qu'il en était des élèves, en avait-elle recruté ? – paraissait plus ennuyée que vraiment inquiète. Comme si elle ne se rendait pas compte de la gravité des faits.

— Pierre était volontaire. C'est un choix qu'il a fait en pleine conscience.

— D'être crucifié ?

— Absolument, même si cela va vous être difficile de l'admettre.

C'est une des premières choses que Serge avait lues sur le sujet. Les adhérents à un groupement sectaire partageaient une croyance qu'ils étaient seuls à pouvoir comprendre.

— Et il s'est crucifié tout seul ?

La mère supérieure gardait le silence, elle arborait un air buté.

— Pierre a fait de son corps un rempart contre le Mal.

— Enfin, madame, essayez de comprendre que les faits sont gravissimes. Il s'agit de torture et d'actes de barbarie. De séquestration.

— Rien n'est encore prouvé, intervenait l'avocat, qui décidément était en dessous de tout.

Serge était sur le point de craquer, il le sentait. Il avait envie de biffer cette pouffiasse. De la secouer par les cheveux jusqu'à ce qu'elle chiale en appelant sa mère. Il aurait juste suffi de lui prendre le poignet et de le lui tordre légèrement, très peu, de quelques centimètres, pour qu'elle déballe tout, qu'elle raconte comment ils avaient organisé leur petite blague, et où partait le pognon.

— Qui l'a mis en croix ? C'est vous ?

— ...

Il avait juste haussé le ton. Ça avait suffi pour qu'elle se mette à rouler des yeux exorbités. Elle devait sentir qu'il était réellement méchant. Qu'il était capable de lui faire mal.

— Vous savez que vous risquez vingt ans. Si vous parlez, le juge peut en tenir compte.

Le capitaine essayait aussi de mettre la pression, mais cela ne lui convenait pas. Il était trop... propre. Le type qui semblait être le numéro 2, qui ressemblait à un cadre supérieur, s'en mêlait.

— Il s'agit vraiment d'une réponse à une attaque maléfique, inspecteur.

Marie-Hélène avait chaud. Le capitaine disait : « Je ne suis pas inspecteur, mais capitaine. » Serge pensait que maintenant de toute façon on ne disait plus inspecteur, mais qu'il l'avait été longtemps. La salle de réunion du Formule 1 était une étuve. L'ancienne juge avait l'impression de sortir légèrement de son corps, d'être dissociée. Cela lui arrivait parfois depuis l'affaire. Sur Internet, elle avait vu que c'était une défense du cerveau pour se couper d'émotions trop difficiles à gérer.

— Puis-je me permettre d'essayer de vous expliquer ce qui s'est passé ?

Serge lui aurait tordu le nez. Parle, espèce de porc. Qui a planté les clous ? Toi ou la pétasse ?

— C'est tout ce qu'on attend.

Marie-Hélène avait l'impression que sa voix faisait de l'écho. Elle avait encore dans l'oreille le chant des méditants de la veille. En fait, ce n'était pas une réminiscence, un gendarme passait une tête, disait : « Ils se remettent à chanter, qu'est-ce qu'on fait, on les laisse ? » Le capitaine regardait Serge, indécis, et Serge répondait à sa place : « Qu'ils la ferment, bon dieu, on a assez entendu leurs conneries. » Le gendarme repartait, les chants s'interrompaient. Marie-Hélène songeait aux premiers chrétiens, à la Rome antique. Les chanteurs avaient-ils été bastonnés ? Punis ? Le cadre supérieur reprenait.

— Nous sommes à un moment charnière, décisif pour l'humanité, et notre groupe appelle la Lumière. Or vous n'êtes pas sans avoir remarqué que l'Ombre progresse ?

Personne ne répondit, mais le ton sur laquelle la phrase avait été énoncée – le faux cadre supérieur parlait avec une voix douce, ferme, empreinte effectivement de clarté – provoqua un instant de silence, comme si l'espace d'une seconde on avait pu apercevoir les ténèbres du Mordor recouvrir la planète, et Serge eut envie de ricaner, par défi, se disant que de toute façon les

ombres, il connaissait, et Marie-Hélène eut peur, elle pensa que c'était pour cela qu'elle était dans cette pièce étouffante, devant ces fous, parce qu'elle avait fauté, et que maintenant la nuit était en train de la recouvrir.

Et l'un et l'autre furent traversés de pensées similaires, mais sous une forme différente. Marie-Hélène songea à une exposition qu'elle avait vue récemment – elle était entichée d'art, courait galerie et musée, c'était sa respiration, sa bouffée d'oxygène – où il était question de transformation, de métamorphose, de traces, de mémoires qui en perdurant à travers l'espace et le temps permettait une continuité au-delà des apparences. Et Serge à un documentaire déniché sur Internet – lui était féru de vulgarisation scientifique, cela épousait sa soif de logique, de rationnel – qui justement parlait d'informations codées, de mémoire qui se déclinait à travers les cycles de la matière et du vivant, de la façon également dont elle semblait se coder dans le cerveau. Et si sur le moment ils ne relièrent cette évocation fugace à rien de précis, en tout cas pas à l'horifiant fait divers qui les avait attirés dans cette campagne austère, plus tard ils y repensèrent, comme le premier signe, peut-être, de l'irruption d'une faille supplémentaire dans leur destinée déjà pourtant récemment bouleversée.

## II

— Si je vous parle de sacrifices humains, cela peut-il avoir une signification pour vous ?

Le faux cadre supérieur aurait dû exaspérer Serge. Pourtant, l'ancien policier ne pouvait s'empêcher d'être sensible au charme que le type dégageait. Cela devait être lui, le vrai gourou, qui enchantait les fidèles.

De fait, ce qu'il entendit ensuite le plongea dans une certaine perplexité.

Non pas qu'il y crût vraiment. Ou que le fluide de l'orateur produisit un effet réellement prégnant sur son esprit – Serge était par nature sceptique et peu enclin à croire en la magie (sa passion pour la science, et son statut de policier, lui interdisait ce genre de fariboles) –, mais le récit le toucha plus qu'il ne voulait l'admettre.

La secte, ou plutôt le groupe des Sœurs et Frères en Christ-Roi s'était constitué à la fin du xx<sup>e</sup>, avant l'an 2000, pour célébrer le passage du millénaire, dans l'espoir – la certitude – de l'avènement tant de fois différé du Bien. Malheureusement, cette attente fut encore déçue. Non seulement le monde, dans son amère réalité,